

Paris nouvel eldorado de l'art

L'arrivée de Gagosian couronne le dynamisme de la rive droite, entraînant un formidable effet de levier pour le marché de l'art dans la capitale. Enquête.

C'EST LE SOIR D'OCTOBRE, le roi Gagosian reçoit les hommages à l'étage de sa nouvelle galerie, rue de Ponthieu. Grand et droit, impeccable costume anthracite, visage fermé. Un ami attentionné a déposé une boîte de caviar de chez Petrossian, clin d'œil à ses origines arméniennes. Pas de quoi le dérider. La foule qui gravit l'escalier – celle d'un gros vernissage chez Perrotin – l'agace. Un coup de téléphone et les visiteurs devront attendre. Rien de tel pour créer la suspense... même si l'étage n'offre rien de neuf. Sous la verrière, des structures métalliques de Prouvé – d'un indéniable intérêt – présentées par le galeriste Patrick Seguin. Celui-ci avait exposé Prouvé et Perriand en 2004 chez Gagosian, à Los Angeles, puis accueilli des sculptures de Richard Prince en 2008. Ces éléments architecturaux de la fin des années 1940 semblent à l'étroit. En bas, cinq grands formats tout frais de Cy Twombly, dénommés « Camino Real » en hommage à la pièce éponyme de Tennessee Williams... Énergiques mais guère plus convainquants que ses bronzes – du sous-Brancusi – montrés à côté. Récemment, Gagosian a reçu la Légion d'honneur, après avoir mécéné le plafond peint au Louvre par Twombly. Les toiles, quant à elles, se seraient vendues, dit-on, près d'un million d'euros pièce. Difficile de vérifier. Le principal intéressé ne parle pas à la presse. Silence également sur la programmation. Verrait-on des expositions prestigieuses comme « Picasso, Mosqueteros » – plus de 100 000 visiteurs à New York en 2009 ? Il ne sera pas difficile de faire mieux qu'à l'ouverture. Encore faut-il que Gagosian ait pour Paris une ambition particulière. « C'est un bulldozer, déterminé à réussir à tout prix. Il monte des galeries où il veut », observe ce marchand qui le connaît bien.

Maître de Manhattan

Né en 1945, Larry Gagosian, diplômé en anglais, vend d'abord des lithographies. En 1979, il ouvre une galerie d'art moderne et contemporain à Los Angeles. Aujourd'hui maître de Manhattan, il possède en tout neuf galeries. Après Londres, Rome, Athènes et Paris, Hongkong serait sur la

liste. Le magazine *ArtReview* l'a classé « homme le plus influent du monde de l'art ». Son secret ? « Un physique impressionnant. Son regard est très convaincant », résume ce galeriste. Un meneur d'hommes « qui sait payer, mais aussi mettre la pression à ses employés, avec des objectifs élevés. On est fier de travailler chez lui ». Sa stratégie ? Redoutable. « Il met des leures. Il s'associe avec la famille Picasso pour monter une exposition exceptionnelle. Fort de ce succès, il va ensuite voir les héritiers de Giacometti. Et ainsi de suite. Quand il fait Monet, il n'y a pas grand-chose à vendre, la plupart des œuvres sont des prêts. Même s'il n'en vend que 10 %, il couvre largement ses frais », décrypte notre interlocuteur. Pour ces événements, Gagosian « voit grand : le meilleur accrocheur, le meilleur commissaire. Imaginons qu'il lui donne 100 000 dollars. C'est énorme pour le commissaire, rien pour lui.

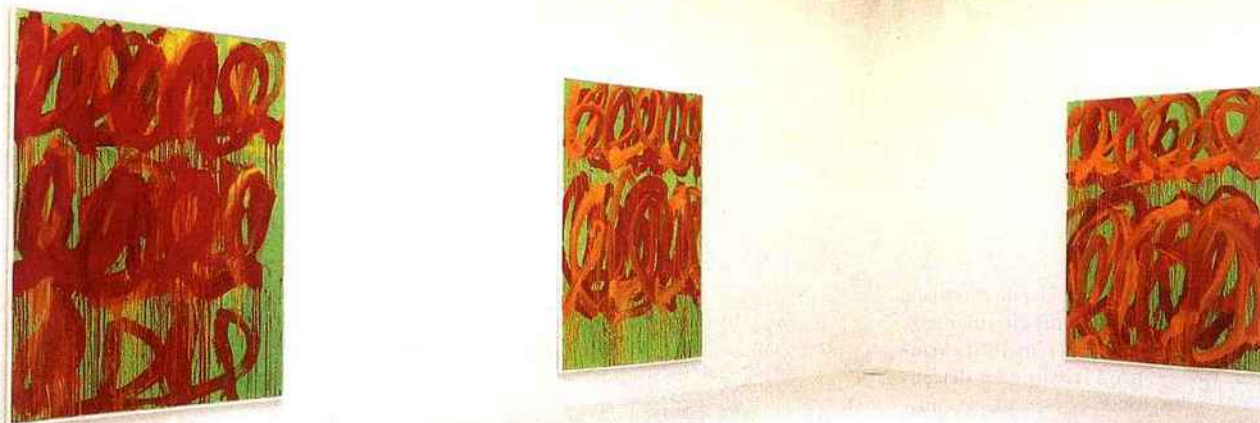
Il sait semer pour récolter ». *Last but not least*, le marchand invite ceux qui comptent lors de soirées monstres. De quoi figurer dans les rubriques people. « Parfois, c'est too much, comme le vernissage de sa galerie parisienne, où l'on comptait presque vingt hôtes », note notre témoin. L'arrivée de Gagosian ? Très bénéfique pour Paris, selon ses confrères de l'avenue Matignon. Toutefois, les mauvaises langues font observer qu'il s'est installé littéralement à deux pas d'un auctioneer fort connu. Pour mieux en « siphonner » la clientèle ? « Gagosian est quasiment le seul marchand à pouvoir faire sur-le-champ un chèque à sept zéros pour remporter une œuvre », remarque un galeriste. Par ailleurs, la surface dévolue à ses expositions – 350 m², contre 600 m² chez Tamenaga – laisse accroire que l'essentiel se joue dans les salons privés, la galerie atteignant 900 m²... Enfin, l'écurie



© Photo Gautier Deblonde

L'escalier de la galerie Gagosian à Paris. Jean-François Bodin, Caruso St-John Architects.

© 2010 Cy Twombly, Photo Mike Bruce, Courtesy of Gagosian Gallery



Comme pour sa nouvelle galerie londonienne en 2004, Gagosian a commandé pour Paris des œuvres à Cy Twombly.

Gagosian – pour la première fois cette année à la FIAC, après un galop d'essai dans la section « moderne » en 2009 – comprend des artistes présents chez des galeristes parisiens, tels Twombly chez Ropac ou Murakami chez Perrotin. « J'adore Larry Gagosian, mais je ne peux m'empêcher d'entendre la musique des *Dents de la mer* dans ma tête quand il s'approche », raconte son challenger Charles Saatchi dans *Mon nom est Charles Saatchi et je suis un artoologue* (Phaidon, 2010).

Galleries internationales

Gagosian a attendu son heure. « Cerise sur le gâteau », il renforce une offre étoffée ces derniers mois grâce à la venue d'une poignée de galleries internationales. Pour rejoindre ce club très fermé, il faut déjà être un poids lourd. Parmi les derniers entrants, Michele Casamonti, le directeur de Tornabuoni Art, qui dirige sept galleries dans le monde. « À Paris, nous avons investi la peinture italienne de l'après-guerre, où nous sommes les seuls. À la différence des autres branches, nous réalisons un vrai travail de galeriste avec deux grandes rétrospectives par an, Pomodoro succédant au printemps à Fontana, Boetti et Ceroli. Entre-temps, un commissaire extérieur est invité à puiser parmi les collections de la galerie autour d'un thème », détaille Gaïa Donzet, responsable parisienne. Le Belge Guy Pieters, lui, a défendu Arman et ses amis avec succès à Knokke. Il s'est implanté près de la fondation Maeght, à Saint-Paul-de-Vence. Malgré ses tentatives infructueuses

de s'associer à des marchands de l'avenue Matignon, Guy Pieters n'a jamais abandonné son rêve d'y être, raconte Victoria Ville-Paris, chargée de la communication. Un hôtel particulier se libère : le marchand bondit. Enfin, il peut suspendre ses cimaises dans une ville qui ne soit pas une villégiature ; y apporter sa rondeur flamande et son sens de l'accueil, en promouvant des compatriotes comme Fabre ou Delvoe. « Les gens font des allers-retours entre Gagosian et nous », se réjouit le directeur de l'espace parisien, Marc Pauwels. Arrivé en même temps que Gagosian, Franck Prazan possédait une galerie renommée rue de Seine. Pourquoi ouvrir une succursale ici ? « Il y a toujours eu de grands noms, tels Cazeau ou Hopkins-Custot. Le Faubourg Saint-Honoré, dédié aux antiquités, ronronnait... Jusqu'à l'arrivée de grandes maisons de ventes et de galleries internationales. Du coup, la seconde école de Paris, qui appartient au patrimoine, y avait sa place », justifie le galeriste. « Contrairement au quartier Drouot ou à la rive gauche, il y a peu de passage, surtout le week-end », note Daniel Malingue, l'un des vétérans les plus respectés de l'avenue. « Quand j'ai ouvert, la presse et les conservateurs m'ont dit que ce n'était pas un lieu pour l'art contemporain, qu'ils ne viendraient pas. Aujourd'hui, ça m'amuse de les voir accourir à l'ouverture de Gagosian. On se déplace pour le contenu », renchérit Jérôme de Noirmont. Pilier du Faubourg, l'antiquaire François Léage se félicite quant à lui du succès

de la Nocturne rive droite, pendant laquelle, en juin, une trentaine de galleries – dont Didier Aaron & Cie, Jean-François Heim ou Maurizio Nobile, nouveau venu – proposent un vernissage. « Évidemment, certains essaient d'en éliminer d'autres », ajoute François Léage. « À tort. De même que son épouse ne viendra pas admirer une seule collection de couture, un grand collectionneur étranger ne prendra pas l'avion pour une seule galerie ! » Installée en 1971, la galerie Tamenaga fêtera quatre décennies avenue Matignon en septembre 2011. Pour ses 30 ans, elle avait montré cent chefs-d'œuvre, de Kandinsky à Picasso. Son fondateur, Kiyoshi Tamenaga, a fait fortune comme ambassadeur de la peinture française moderne au Japon. « Au départ, le quartier était classique. Nous étions trois, avec Bernheim-Jeune et Bernard Buffet chez Maurice Garnier », note le galeriste Mathieu Petitjean. « Le Bristol, le Crillon, le Plaza et d'autres sont proches, la clientèle extraordinaire, avec un énorme pouvoir d'achat », dit-il. Ayant trouvé sa place aux côtés de Drouot ou de la rive gauche, ce coin du « triangle d'or » – en dépit de pas de porte parfois supérieurs à 500 000 euros, chiffre d'il y a quelques années déjà – intéresserait une galerie belge, une française et la new-yorkaise PaceWildenstein. L'union fait la force ? ●

Galerie Gagosian, 4, rue de Ponthieu, Paris VIII^e, tél. . . 01 75 00 05 92, www.gagosian.com